

Rire pour ne pas mourir

Sandrine Galand

Numéro 314, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84041ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Galand, S. (2017). Compte rendu de [Rire pour ne pas mourir]. *Liberté*, (314), 49–49.

Rire pour ne pas mourir

La survivance à l'œuvre
dans l'écriture de Marie-Andrée Gill.

SANDRINE GALAND

Dans *Framer*, le second recueil de Marie-Andrée Gill, on retrouve la voix vive, décomplexée, presque délinquante mise en place par la poète dans *Béante*, son premier ouvrage. Dans l'un comme dans l'autre, l'auteure explore les questions d'identité et de mémoire collective, mais alors que *Béante* le fait en décortiquant le corps, sa matérialité et sa rencontre avec l'autre, *Framer* nous dépose aux limites géographiques du territoire de l'auteure. Les premiers poèmes en dessinent les frontières : devant, la vaste étendue d'eau du Piekwakami; derrière, la réserve qui se déplie parmi les maisons identiques et les chiens errants. Entre les deux, le rempart de béton que le temps et l'eau ne cessent de gruger, et qui se dresse comme un hiatus entre l'immobilité et la fuite. Debout là, le regard tourné vers le large, une femme. C'est entre eux – la femme et le lac – que le dialogue s'établira.

MARIE-ANDRÉE GILL
Framer
La Peuplade, 2015, 88 p.

D'une page à l'autre, l'écriture se trouve bercée entre la paralysie des « tipis de béton », le « temps impossible, gelé » du rempart et les sursauts de vie des sapins qui « dansent en slow motion et la terre / d'orgasme [qui] vibre ». Marie-Andrée Gill use savamment de cet état liminaire de latence, d'hibernation. Le temps tout comme la terre, les habitants tout comme leurs aspirations nous paraissent d'abord figés, presque fatalement. Mais rapidement, l'écriture s'emplit de glissements, de cassures desquels une clarté fuse. Un mouvement se met en place. Au centre, une voix, tantôt adolescente et tantôt témoin de l'amoncellement des siècles, incarne cet état de survivance. À l'instar du lac pris dans les gelées hivernales, elle connaît « le fardeau de naître / entre les vertèbres de chaque épaisseur de la glace », mais sait qu'elle doit « chercher sans relâche / quoi faire de sa peau / par les petites rues

les chemins de bois / les raccourcis de cimetière et de chemin de fer / chercher / chercher ». L'écriture de Gill n'abandonne pas. Derrière la laideur apparente d'un quotidien décrépiti persistent les rémanences incroyables d'une beauté farouche. Ponctuant le récit, se retrouvent çà et là des segments décrivant les mœurs de la ouaniche que l'auteure nous offre comme clés de lecture. L'un d'eux nous rappelle que le saumon d'eau douce qui hiberne dans

le Piekwakami survit presque toujours à la fraie, embrasse à lui seul cet état de survivance terrible mais magnifique : si la ouaniche « survit presque toujours », c'est que – parfois – elle succombe et, avec elle – du moins, c'est ce que *Framer* semble nous chuchoter – l'identité, la voix, le poème.

Heureusement, à ce constat implacable, *Framer* oppose une résistance. Celle-ci

« Et nous rions. En
plaçant les fantômes
restés collés / sur la
tempête de nos corps /
nous rions. »

devient possible grâce à un *nous* qui ouvre le recueil sur une promesse : « Nous autres les probables / les lendemains / les restes de cœur-muscle / et de terre noire / Nous autres en un mot : territoire ». Au *je* qui se sent comme « un village qui n'a pas eu le choix » se greffe ce nous atemporel, communautaire, anonyme mais incarné, qui

devient porteur d'identité et de mémoire. Et pour demeurer, pour ne pas se perdre, pour garder le cap vers ces « probables » et ces « lendemains », il lui faut rire : « Et nous rions. En plaçant les fantômes restés collés / sur la tempête de nos corps / nous rions. » Le rire dans *Framer* est grinçant et empli d'autodérision. Ceux qui le partagent forment une communauté lucide. Rire, c'est se mettre à exister, mais c'est aussi « arrêter de faire semblant / c'est lécher son assiette et les os / jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien que l'écho de nos rires où les rapaces attendent de dévorer / le futur ». Le rire-ensemble se fait d'autant plus puissant qu'il se répercute dans un silence – ou, du moins, une impossibilité de dire les choses – qui lui sert de porte-voix. Que les mots fuient, manquent

et nous forcent à attendre « de trouver la parole habitable », cela importe peu puisque pour rire, nul besoin de mots. Dans le silence, le rire peut éclater et alors, de « cette impression d'avoir trop ri : notre pouvoir ».

Framer ne se soucie pas de l'autre, de l'extérieur, de l'étranger, sans lui être hostile pour autant. Il s'agit plutôt de se tourner vers l'intérieur : c'est sur *nous* que l'on veille. Son seul interlocuteur au fil des pages : le lac Piekwakami. Inlassablement, le recueil nous y ramène. Le lac – ses rives, son eau, ses glaces – devient un espace tampon qui permet à ceux qui s'y rendent de fuir un instant : « une seule chose tempère : l'eau douce ». Il jaillit au détour des vers, véritable respiration du texte. Par deux fois, comme une litanie à répéter pour ne pas s'égarer, la poète nous rappelle que « le lac, une chance, le lac ».

Dès lors, c'est en toute cohérence que le recueil se clôt avec lui : « Au milieu de la trajectoire / du bleu-gris des yeux du lac presque calé / il y a notre rêve : une femme debout / de tous ces hivers-mondes / accumulés dans la glace à refaire. » L'écriture reste fidèle aux espoirs tissés dès ses premiers poèmes. La femme qui arpente le rempart, essayant de ressembler « à cette vieille eau dont [elle] est l'enfant », n'y est plus. Elle nous fait désormais face, souveraine au centre du lac. Entre le dégel et les glaces qui reviendront toujours, l'écriture de Marie-Andrée Gill ne cherche pas à exhiler une amérindianité. Elle témoigne, simplement. Et, ce faisant, elle prend soin et donne le choix de la trajectoire. **L**

